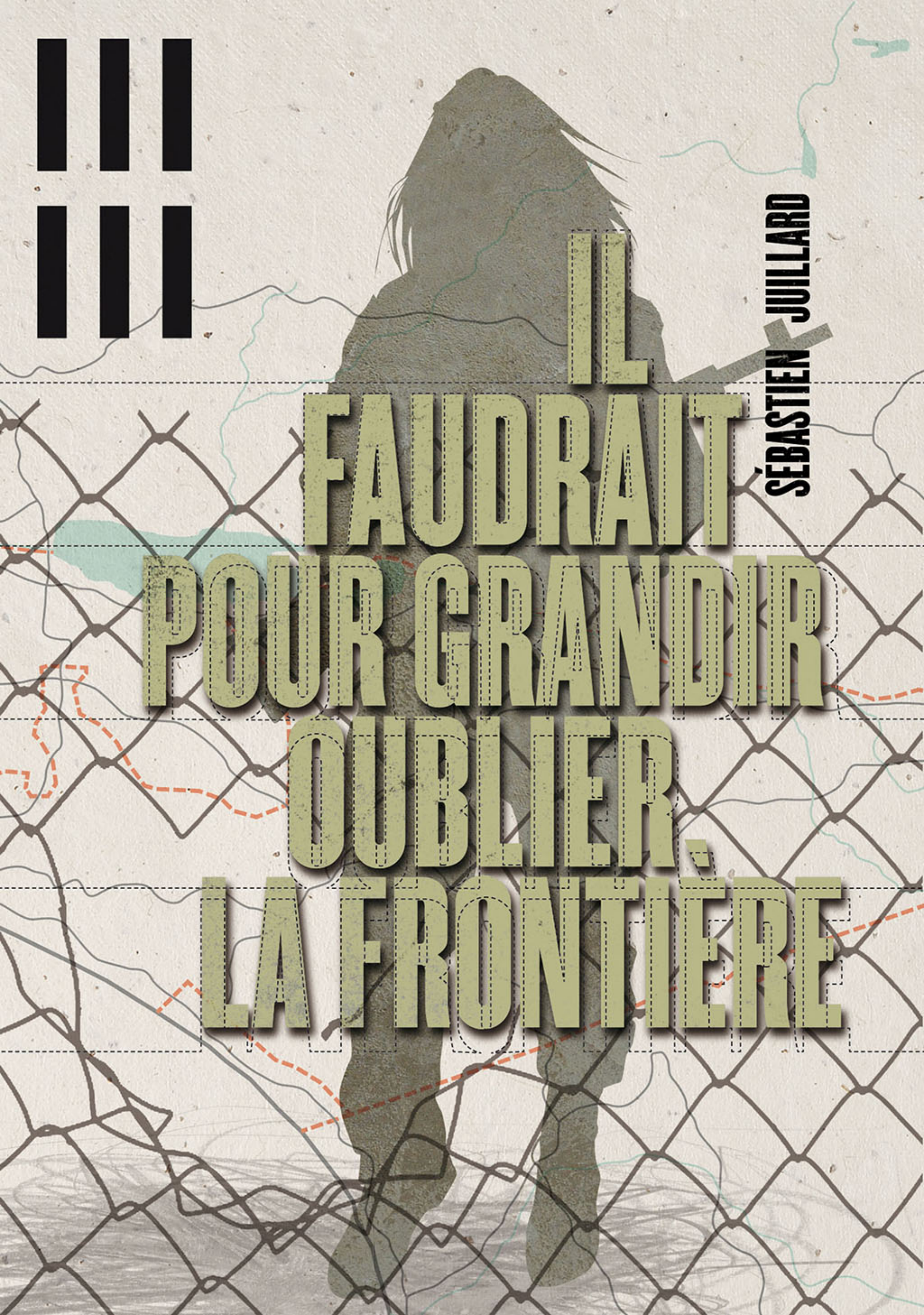




**IL
FAUDRAIT
POUR GRANDIR
OUBLIER
LA FRONTIÈRE**

SÉBASTIEN JULLIARD



Sébastien Juillard

Il faudrait pour grandir
oublier la frontière



Les éditions Scylla vous proposent volontairement des fichiers dépourvus de dispositifs de gestion des droits numériques (DRM) et autres moyens techniques visant la limitation de l'utilisation et de la copie de ces fichiers.

- Si vous avez acheté ce fichier, nous vous en remercions. Vous pouvez, comme vous le feriez avec un véritable livre, le transmettre à vos proches si vous souhaitez le leur faire découvrir. Afin que nous puissions continuer à distribuer nos livres numériques sans DRM, nous vous prions de ne pas le diffuser plus largement, via le web ou les réseaux peer-to-peer.
- Si vous avez acquis ce fichier d'une autre manière, nous vous demandons de ne pas le diffuser. Notez que, si vous souhaitez soutenir l'auteur et les éditions Scylla, vous pouvez acheter légalement ce fichier sur notre plateforme editions.scylla.fr ou chez votre libraire numérique préféré.



© Éditions Scylla, 2015

Illustration de couverture © Laurent Rivelaygue 2015

ISBN : 978-2-9549303-1-2

Parution : mars 2015

Version : 0.1 — 18/12/2014

I Juillet

« Ma mère est devenue soldat pour ressembler à son père. Non pas qu'elle l'aimât, ou l'admirât en aucune façon, mais elle enviait, je crois, ce qu'il y avait en lui d'indifférence aux blessures du monde. Elle voulait ne plus avoir à ressentir cette nostalgie d'un futur qui n'avait jamais réussi à exister. Davantage encore après la mort de sa mère. Ce qu'elle a découvert en allant à la guerre ? Je l'ignore. Je sais seulement ce qu'elle n'a pas trouvé : le lieu où s'abolit la frontière. »

*Alia Ben Maïmon,
Memories of Red*

Keren appela Dieu pour la première fois depuis longtemps. Elle adressa au plafond une prière muette, pour conjurer l'échec. Devant elle, vingt têtes baissées, serrées dans l'hidjab réglementaire. Keren y lisait la frustration lorsque, vaincues, les femmes de Gaza relevaient les yeux sans oser réclamer de l'aide. Les plus vieilles, avec leurs mains pleines d'histoires en sillons, sortaient avec peine du silence. C'était un doigt dressé, sec, tordu par une vie entre la maison et l'arrière-cour. Un mot jeté à la hâte. Le maniement de la tablette à interface haptique laissait les anciennes en proie au désarroi, malgré les explications réitérées et tous les

sourires d'encouragement que Keren prodiguait chaque jour. Les jeunes riaient, se moquaient un peu des malédictions proférées par leurs aînées.

Le lieutenant Keren Natanel était en poste depuis deux mois dans ce centre d'enseignement pour femmes placé sous l'égide de l'UNESCO. Détachée par Tsahal et affectée aux personnels des Casques bleus dans la Bande de Gaza, elle enseignait l'hébreu à des veuves de guerre et des filles sans père et sans époux. Il fallait donner à ces femmes un chemin à arpenter. Loin de Gaza, peut-être. Les conflits répétés des deux dernières décennies avaient laissé nombre de familles disloquées, les hommes tombés sous les balles israéliennes sur les champs de bataille de l'intérieur, ou perdus au fil des luttes entre Fatah et Hamas.

Ces mères et ces filles avaient décidé de franchir le pas immense entre la misère qui s'attardait dans la Bande et l'émigration vers la Cisjordanie, à Bethléem, Jaffa ou Jéricho, des villes où se dessinait un avenir moins rude pour les Palestiniens. Gaza se relevait trop lentement pour nourrir un peuple qui n'avait jamais cessé de croître.

Keren Natanel jeta un œil vers son paquet de cigarettes. Étouffa un soupir. C'était pour l'officier de Tsahal un de ces matins au front plissé de questions où tout était tel qu'il lui semblait doux de sauter par la fenêtre et, ne regardant que la mer à l'ouest, de fuir à toutes jambes l'école aux murs bleus, Gaza et ses plaies ouvertes dans la pierre. Courir et filer le long des chemins qu'on n'empruntait plus, vers Al Buyuki, pour se perdre dans la chaleur des collines.

En classe les mots peinaient, titubaient sur les lèvres. La plupart des élèves de Keren osaient à peine lui adresser la parole, même quand un point de grammaire ou le sens d'une phrase les jetaient dans la confusion. Keren apprenait donc la patience.

Chaque jour depuis trois semaines, elle endurait sans mot dire le poids de sa différence. Elle lui creusait le ventre d'angoisse, le matin, tandis qu'elle roulait depuis le sud de la Bande jusqu'aux faubourgs de Gaza City. Il était encore trop tôt, se répétait-elle, pour espérer établir avec ces femmes une relation qui soit autre chose que de la défiance. Parce qu'elle avait l'odeur de Tsahal, une armée qui avait ravagé leurs foyers, plus sûrement et avec plus de férocité que le Hamas et ses brigades. Les veuves voyaient en Keren une main tendue par intérêt. Tsahal s'efforçait de décharger toute la nation d'une part de sa culpabilité d'opresseur. Mais avec son béret bleu et son Rover blanc *United Nations*, Keren restait un soldat-professeur qui arrivait à l'école avec une arme à la ceinture.

Elle alluma une cigarette et s'accouda à la fenêtre. L'air lourd d'un début d'après-midi s'écrasa sur son visage. Dans la cour, le goudron nu fondait par endroit et son odeur se mêlait à celle des cuisines où l'on

servait les derniers couverts du midi. Eoin, un journaliste irlandais, traversait le feu du jour d'un pas rapide. Il agita une main dans sa direction et trouva refuge à l'ombre d'un auvent où l'on se préparait pour la fête.

Elle hocha la tête et sourit. Toujours échappé de tout, Eoin, en dérive contrôlée, avec la distance nécessaire entre lui et les choses. Toujours faisant mine d'approcher les événements avec méfiance. Elle l'avait pourtant vu, un jour, hurler au visage d'un soldat israélien lors d'une descente dans un camp de réfugiés. Une colère inoubliable.

Keren était sortie avec lui un temps, mais leur relation ne s'était jamais affranchie d'un sentiment de fruste nécessité. Un moment, pas davantage. Une coucherie dont ils avaient fixé les frontières d'un accord inconscient et qui s'était achevée sans vexations, parce que c'était là une manière toute professionnelle, en somme, de tromper cette solitude qui était le lot de ceux qui vivaient à Gaza le temps d'une mission. Keren, qui avait eu trente-cinq ans cette année, le jour de Yom Kippour, ne parvenait toujours pas à considérer avec sérieux la possibilité d'être deux ou trois ou plus. Ni maison, ni rien qui sache durer.

Elle fixa le ciel vide un instant puis écrasa la cigarette sur le rebord de la fenêtre et la jeta dans un vieux gobelet de carton recyclé. Une voix derrière elle demandait une réponse. Diyaa. C'était presque toujours Diyaa.

— D'abord le pouce, Diyaa. Comme je te l'ai montré hier. Tu plies puis tu déplies rapidement.

Jawad la voyait encore, la tache brune, là-bas dans l'angle de la cour, à l'aplomb du soleil. L'abjecte éclaboussure, couleur de mort.

— L'index maintenant.

Elle avait une forme désormais, comme une vague silhouette pulvérisée. Le béton et le goudron au sol avaient oublié la trace, mais Jawad n'y parvenait pas. L'angle formé par le mur et le goudron était le point inamovible de son passé. Tous les fantômes de son monde dansaient autour

— Et ainsi de suite, Diyaa. Puis tu recommences.

Jawad observait les réponses des capteurs sur un écran souple. La valise renforcée contenait tout ce dont il avait besoin pour ses visites de routine à l'école, sondes, câbles, logiciels... Les pépins d'interfaçage se résolvaient toujours à l'infirmerie et ne nécessitaient rien de plus que

quelques réajustements. Jawad hochait la tête et revint une fois encore à la cour. Y avait-il là-bas quelque chose qui se refusait à ses yeux, une ombre atomique soufflée sur le béton, le sang bruni pour remplacer la trace d'une combustion ? Ma fille aussi, ils l'ont brûlée. Les fous.

— Comment t'es-tu fait ce bleu au coin de la lèvre, Diyaa ? demanda-t-il sans quitter la baie vitrée des yeux.

Il entendit la jeune femme reprendre son souffle comme au sortir d'une longue plongée, mais toujours en s'efforçant de ne rien laisser paraître.

Diyaa regardait ses doigts se mouvoir. La prothèse cybernétique recouverte d'une peau synthétique au grain parfait ne serait jamais marquée. Jamais une brûlure ne laisserait son souvenir de chair plissée.

— J'ai soulevé un plat avec la mauvaise main, avoua-t-elle. Il m'a dit : « Ne touche pas ce qu'a préparé ta mère avec ta main de Juif ! Qu'Allah te punisse ! » Il est comme ça, Ahmed. Je m'en fous, bientôt je ne serai plus là, même si ça m'embête pour ma mère de devoir supporter ça.

Ils sont tous comme ça, pensa Jawad. Les apprentis martyrs, les colériques qu'on n'apaise pas, frères et pères. Ceux pour qui le repos n'a d'autre horizon que Jérusalem.

Jawad se demanda s'il devait rapporter ces mauvais traitements au directeur ou essayer de trouver un compromis. Diyaa semblait encaisser les outrages fraternels avec un aplomb remarquable, toute entière tournée vers sa prochaine vie, à Jéricho, loin de l'agitation de Gaza. Jamais elle n'irait voir la police ni les agents sociaux de l'ONU. Elle attendrait, coulée dans un silence qui devait davantage à l'amour informe qu'à la peur. Comme si rien désormais ne pouvait l'atteindre.

Jawad en parlerait d'abord à son professeur, l'officier de Tsahal. S'il fallait éloigner Diyaa de sa famille, en attendant son départ pour Jéricho, l'ONU saurait sans doute lui trouver un logement à l'écart. Il n'avait que trop connu de ces femmes qui mouraient par la faute des hommes. Jusque sous son toit. *Je vais réparer le grand tort qui t'a été fait, ma fille. Dieu m'en soit témoin.*

— Comment ça se passe avec le lieutenant Natanel ?

Jawad vérifiait les temps de réponse à un ensemble de stimulations programmées. Il évitait de croiser les yeux de sa patiente.

— Plutôt bien. Elle est drôle et elle a des bons jours, la plupart du temps. Quelques mauvais aussi. Sinon c'est un bon prof. À part ça, elle m'a l'air d'être une femme triste, mais je ne comprends pas pourquoi. Vous savez si elle a un homme ?

Jawad sourit. Ce jeu-là...

— Je suis un célibataire satisfait, Diyaa. Allez ! Termine cet exercice pour valider le test et je te libère. Et coupe-moi cette musique, s'il te plaît.

— Z'êtes pas un marrant, Jawad Al-Yûssef, lança-t-elle tandis que les résultats défilaient sur l'écran souple.

Tu as raison, Diyaa, n'osa-t-il répondre. Mais je l'étais, drôle, et plus heureux qu'aujourd'hui. Mieux vaut que tu ne saches pas pourquoi, parce que je ne veux pas de ta pitié. Souris, taquine-moi comme ma fille l'aurait fait, parce que les yeux immenses des femmes me sont un fardeau.

Enfermée dans un *Hummer*, Keren suivit sur écran le discours de Marwan Rahmani devant le personnel de l'école et quelques responsables municipaux et militaires, dont un colonel de Tsahal qui peinait à donner le change. La rue devant l'établissement grondait. Une centaine de manifestants « discrètement » encadrés par des agitateurs du Djihad brandissaient leur poing vers l'ennemi et jetaient à la façade des slogans anti-israéliens, anti-américains, anti-onusiens. Le tout brassé des heures durant pour finir par ne former qu'une clameur qui concassait la rue. Un cordon de Casques bleus israéliens et égyptiens protégeait la porte et deux drones de Tsahal dessinaient des cercles au-dessus.

La police du Hamas, elle, observait depuis le fond de la place. Elle ne bougerait que si elle ne pouvait faire autrement. Le Hamas traînait des pieds, de peur qu'une fois le mandat onusien terminé, le Djihad ne lui fasse payer pendant longtemps un trop grand zèle à épauler les forces de contrôle. Aucun incident n'était à déplorer, mais chacun sentait que le calme apparent ne devait qu'à la volonté des fedayin de ne pas offrir à Israël l'occasion de leur caresser les côtes. On gueulait à s'en briser la voix. Pourtant, pas une pierre n'avait été brandie.

De l'autre côté du mur, on remerciait Rahmani, le bailleur de fonds de l'école. Quelques médias locaux suivaient l'affaire et Eoin tournait autour avec sa caméra, passait sur les visages, suivait les gamines joyeuses qui couraient et venaient picorer au buffet avec des rires de clochettes. Keren ne perdait pas un mot des discours, observait Marwan avec attention, comment il souriait et serrait les mains, comment il servait ses anecdotes d'enfant gazaoui pour mieux rappeler aux élèves que lui aussi avait connu son lot de misères. Keren reconnaissait à Rahmani cette qualité de parole qui lie les cœurs. Il n'y avait rien de rigide dans sa

posture et ses élans donnaient l'impression d'être dénués de tout calcul. Un bon sourire enlumina son visage lorsqu'il se pencha pour embrasser sur le front les enfants de ses protégées. Keren ne doutait pas qu'il fût sincère.

Marwan Rahmani, né fils pauvre de Gaza, dirigeait aujourd'hui plusieurs sociétés de biomécanique implantées en Syrie, au Qatar et une à Gaza City. La petite entreprise de Jawad faisait partie de ses sous-traitants, un nom parmi d'autres, perdu au bas de la pyramide. S'il ne fournissait pas les prothèses qui sauvaient la vie de ces femmes, Rahmani n'en partageait pas moins les technologies qui permettaient à Jawad de remettre en état les membres rachetés aux fourguteurs du Néguev. De fait, Rahmani faisait vivre toute une chaîne économique qui offrait un emploi stable à une poignée de ses concitoyens. Et l'école n'était qu'un exemple parmi d'autres de ses élans caritatifs.

Tant de qualités admirables qui justifiaient un rapport épais du Mossad, rapport que Keren avait relu une demi-douzaine de fois depuis que les corbeaux des renseignements le lui avaient fait parvenir quelques jours après son arrivée dans la Bande.

— Je crois qu'on peut trouver à peu près tout ce qu'on veut dans le discours de cet homme, dit Eoin dont la voix lui parvenait claire. Mais il sait y faire. Même le colonel Avnery finira par lui manger dans la main à ce train-là. Tu crois qu'il va l'inviter à la *bar mitzvah* de son petit dernier ?

Keren réussit à rire. Le désespoir joyeux d'Eoin était contagieux. On pouvait affronter une époque entière avec un homme comme lui, sans se perdre, sans se pétrifier. Keren sourit à quelques souvenirs avant que la voix de Marwan Rahmani la ramène au présent. Il chantait avec les élèves, tapant dans les mains, devant un parterre d'officiels qui s'essayaient sans grande conviction à battre la mesure.

— Il sait y faire, oui, confirma Keren en regardant l'écran.

— Il va vouloir te parler, dit Eoin. Tu es la seule enseignante juive ici. C'est du pain béni.

— J'arrive.

Elle retira son plastron de combat en nanofibres et laissa son fusil d'assaut à un sergent, ne conservant, comme l'obligeait à le faire le règlement imposé à l'école par Tshal, que son pistolet automatique, dont la seule présence à sa hanche discréditait les « beaux efforts » de Jérusalem en matière de diplomatie. Le détail relevait de la faute de goût, mais comment expliquer à un aréopage de généraux passés par tous les engagements militaires du Golan et du Sinaï depuis 2030 les élégances morales indispensables à la paix ?

Elle franchit le portail. La chaleur dans la petite cour bondée était à peine plus supportable que celle de l'après-midi et Keren hâtait le pas pour retrouver Eoin lorsque Avnery lui mit le grappin dessus. Elle salua, tout en songeant qu'Ari Avnery n'était pas que la moitié d'un salopard. Il avait décidé que c'était à elle d'assurer la partie relation presse et supporter la mise en scène de Rahmani. Sans doute aussi ne voulait-il pas prendre le risque d'être filmé en train de jouer les choristes avec des gamins de Gaza. Il y avait des choses qu'il était difficile d'oublier à Jérusalem Ouest. Keren salua l'envoyé du maire, des technocrates des Nations Unies et un groupe d'huiles, parmi lesquelles elle reconnut quelques cadres locaux du Hamas dont elle se souvenait vaguement du nom et de la fonction.

Arrivée devant Marwan Rahmani, elle se rendit compte que ses yeux étaient verts et qu'il était plutôt petit. Et qu'elle aurait aimé être loin d'ici.

— Ces dames et demoiselles m'ont dit que vous faisiez du bon travail, lieutenant Natanel, commença-t-il. Je tiens à exprimer ici toute la joie que nous avons, nous qui portons ce projet de longue date, à partager notre réussite avec vous. Votre présence ici est un signe fort.

Keren joua sa partition. Hocha doucement la tête, inclina le front devant le roi. Elle sourit et ne pensa qu'à ses élèves qui souriaient aussi et se riaient un peu d'elle. Elle devait avoir l'air si gauche soudain. Son « Merci, Monsieur » lui sembla pourtant convaincant. Puis elle dit deux ou trois mots pour les élèves, fit une plaisanterie qui eut un certain succès et se trouva à court de paroles. Keren répondit ensuite aux médias puis les responsables récitèrent tour à tour les banalités d'usage.

Elle n'écouta presque rien de ce qu'ils disaient, se contenta d'acquiescer tout en se remémorant ce qu'elle savait de Rahmani, qu'elle observait du coin de l'œil : les amitiés douteuses avec le Hezbollah, son discours politique si peu en accord avec une jeunesse faite de militantisme politique au sein du Hamas. Puis les mêmes avaient remplacé les bombes et les barreaux du Néguev les tunnels de Gaza. Rahmani avait passé la moitié de la guerre derrière des murs. Ce qu'il avait trouvé là-bas, rédemption ou révélation, avait conditionné le reste de son existence. Sa réussite après qu'il eut été libéré des geôles israéliennes il y a vingt ans lui avait valu son succès électoral. De fedayin à ministre en puissance, Marwan Rahmani avait tout connu.

Keren était prête à s'enfuir à toutes jambes lorsque Eoin se décida à la tirer de là. Elle se laissa guider dans un coin de la cour, envahie par la gratitude. Seule avec Eoin, à l'ombre des arbres, elle vit alors que Jawad et Rahmani discutaient comme de vieux amis.

— Pour répondre à ta question informulée, Jawad avait trois frères plus âgés, dont au moins un, c'est certain, a fréquenté la même mosquée que Rahmani. Et ces deux-là sont passés par la même prison en Israël. Crois-moi, Lieutenant Natanel, Rahmani est un homme difficile à cerner.

Keren hocha la tête et s'éloigna sans se retourner.

Elle s'assit à une table, à la terrasse d'un café, et regarda les partisans du Djihad chanter les bras levés, au bout de la rue survolée par les drones des médias. Dans sa tasse, du café à la cardamome. À côté d'elle, deux grands-pères front contre front au-dessus d'un jeu de dames. L'un d'eux se tourna vers elle et hocha la tête, parce qu'il connaissait le plaisir et le goût du café qui tournait dans la tasse de la Juive. Comme s'il appréciait qu'elle partageât avec lui ce secret. Alors Keren lui sourit en retour.

Elle dit deux ou trois mots en arabe, des commentaires amusés sur la partie en cours.

— Il ne m'a pas battu depuis dix ans, fit le joueur à la moustache grise.

— Tout ce qui sort de la bouche de cet homme est faux, répondit l'autre en levant la tête du jeu. Toujours.

Shalom, pensa-t-elle. *Shalom aleikhem*. En serrant les poings très fort, elle pouvait peut-être convaincre le monde de revenir au silence.

Pourtant, sur le trottoir d'en face, un autre homme l'épiait. Il pouvait être jeune, mais quelque chose en lui parlait d'une colère épuisante et du besoin de haïr. Il portait des jeans et une chemise étroite, couleur de terre, dont les manches relevées laissaient nus des bras comme des branches au bord d'une rivière tarie. Sa main droite venait à sa bouche sans cesse, une cigarette pour seule manne. Keren photographia son visage. Un simple clin d'œil et le cliché apparut sur le verre de ses lunettes. Elle puisa dans les banques de données de Tsahal, dans celles de la police de Gaza City, interrogea les mémoires immenses du Shin Bet et ne trouva rien. Elle interrogea aussi sa paranoïa de soldat, chose nouvelle pour elle qui avait pourtant commandé un poste-frontière pendant deux ans.

La Bande pouvait rendre un Juif presque fou, parce que la peur enflait à chaque doute, quand elle n'en créait pas. Une peur du passé qui

était la somme des erreurs, des fragilités. Des gestes fous, de ceux aussi qui répondaient aux ordres, mais qui salissaient les mains d'un sang égal. Alors Keren faisait la chasse aux siens. À peine se montraient-ils à la frontière qu'elle taillait dedans, au plus épais, toute féroce et effrayée qu'elle pût être dans ces instants. Elle refusait de laisser Gaza devenir cette angoisse qui poussait tant de soldats à esquiver les missions derrière ses murs. S'il y avait des fantômes ici, Keren ne les entendait pas. Entend-on d'ailleurs les morts lorsque l'on ne s'habite pas tout à fait ? Ces morts se murmurent-ils des choses lorsqu'ils se croisent ou s'aveuglent-ils de déserts gris au point de se croire seuls à souffrir ?

Et la balle qui lui avait troué l'épaule il y a deux ans avait-elle emporté au loin son ombre avec elle ?